

Création actuelle de danse 2017-2019

Compagnie Linga & Keda : « Flow »

« Entrelace les corps, les disciplines et les cultures »

Installée à Pully, Linga - symbole de fertilité dans l'hindouisme - est la compagnie résidente du Théâtre de l'Octogone. Bicéphale, elle associe deux chorégraphes, partenaires dans la vie comme sur scène. Marco Cantalupo, italien, né à Gênes. Katarzyna Gdaniec, polonaise, née à Gdansk. Deux opposés. Deux aimants. Cartésien, il doute toujours et pousse loin la réflexion. Instinctive, elle aime foncer quand elle sent que c'est juste. Osant mêler leurs contraires, les deux artistes ont donné naissance à une trentaine de longues pièces, le double si on compte leurs petits formats et leurs multiples performances hors scène. En 2002, leur plus belle création est Asia, leur fille, venue rejoindre sa demi-sœur Raya, née en 1992.

Danseuse étoile chez Maurice Béjart, Katarzyna Gdaniec a d'abord connu la discipline excessive de la gymnastique des pays de l'ex-bloc soviétique, « entraînée comme un cheval de course », dit-elle, avant d'apprendre à danser « les pieds souvent en sang ». Lauréate du Prix de Lausanne en 1983, elle rejoint le Ballet du XX^e siècle qui se métamorphosera en Béjart Ballet Lausanne (BBL). « Me battre avec mon corps a toujours été un plaisir. J'aime la danse pure, trouver le mouvement qui va être la prochaine touche de couleur d'un tableau chorégraphique. »

Si sa compagne se plie à la contrainte des exercices physiques, Marco Cantalupo traverse une adolescence mouvementée. À l'âge de 16 ans, le garçon annonce à son père qu'il veut être danseur. « Pour moi, danser a d'abord été un acte de rébellion ! » Il rejoint une classe de ballet de l'École de l'Opéra de Milan, où sa sœur Paola a laissé un souvenir éblouissant. Lui n'aura pas le même impact : « Un jour, la directrice m'a dit que je ne serais jamais danseur ! » Quand il croisera à nouveau la dame, elle lui lancera qu'il a été son élève préféré...

Devenu soliste au BBL, Marco Cantalupo n'y reste pas longtemps, préférant enlever au maître sa danseuse la plus précieuse. « Ensemble, à partir de nos forces opposées, nous créons des équilibres, toujours prêts à se rompre et à exploser », relève-t-il. Une conscience de la fragilité existentielle qui se manifeste dans toutes les pièces du duo, où l'apesanteur lutte constamment avec la force de gravité.

Que signifie pour vous la remise de ce Prix suisse de danse ?

Marco : Nous avons été très touchés car ce Prix est celui d'une nation. Une reconnaissance de nos pairs qui a un rayonnement suprarégional. Cela signifie que beaucoup d'acteurs du milieu se tournent vers nous avec un regain d'intérêt. C'est aussi un label qui souligne la qualité de la danse en Suisse et qui active l'intérêt de l'étranger.

Kathy : Je marche dans la rue plus légère. J'ai repris confiance. Ce Prix est le marqueur de près de trente ans de danse. De quelque chose qui dure. Un bagage énorme qui fait que le plaisir émerge de plus en plus à chaque nouvelle création. Pendant toutes ces années, notre

style a constamment évolué, mais cette reconnaissance relève que nous avons une signature bien à nous.

Justement, comment définiriez-vous votre style ?

K : J'essaye à chaque fois de faire quelque chose de différent. Aujourd'hui, avec l'expérience, je me sens plus libre. Je travaille par vision et j'essaye de l'incarner. Ce n'est jamais vraiment ce que j'imaginai, mais ce qui émerge est encore plus fort.

M : Je crois que notre style s'est nourri de toutes nos expériences. Un peu comme une société qui se construit : d'abord, il y a la révolution, puis les structures de la société changent. Elles ne restent pas perpétuellement dans la révolution. Chorégraphiquement, il y a aussi des mouvements, des gestes qui font avancer les choses. Aujourd'hui, nous avons envie de simplicité, d'être dans l'essence du geste, tout en restant physiques et dynamiques. Nous voulons toucher le public par cette empathie kinesthésique qui vient du mouvement et pas uniquement de la réflexion.

Quel est votre secret pour durer ?

M : Nous avons toujours tenu à progresser dans notre recherche gestuelle et intellectuelle. Nous poursuivons cette même quête depuis le début. Plusieurs thématiques ont traversé notre travail, comme la surconsommation ou la violence conjugale. L'année dernière, nous avons créé « Walls » sur l'immigration. Nous sommes nous-mêmes deux immigrés qui avons franchi des murs différents. Cette année, nous avons travaillé sur les échanges et les entrelacements de langages entre musique et danse avec « Sottovoce ». Nous ressentons une nécessité de fluidité qui se retrouve dans nos mouvements. Être libre est une partie des raisons pour lesquelles nous avons commencé à danser. Les danseurs n'ont pas de frontières, ni de barrières linguistiques. Nous aimons explorer les limites, qu'elles soient artistiques ou scientifiques.

K : Le fondement de notre longévité, c'est que nous adorons notre métier. À la base, nous sommes des artisans, c'est-à-dire que nous continuons à creuser et à malaxer la matière pour en extraire une œuvre. Ce n'est plus la danse que l'on pratiquait à l'époque, de la danse dite esthétique, mais c'est toujours de la danse. Personnellement, j'aime le folklore et je m'en inspire car il est aussi un reflet social. On peut pêcher dans ce qui existe et le transformer. L'univers de la danse est tellement large. Pour encore 30 ans de travail au moins !

Comment rester contemporain ?

La question n'est pas de savoir comment rester contemporain, puisque tout être humain et tout artiste se développe, mûrit, grandit et qu'il n'est pas la même personne aujourd'hui que demain. C'est en restant bloqué sur une chorégraphie qui a bien marché que l'on devient désuet. Nous ne sommes pas des ermites, nous échangeons avec de jeunes danseuses et danseurs, évoluons avec notre temps et par conséquent notre œuvre également. Quand on réfléchit à un projet, on se pose toujours de nouvelles contraintes, c'est de là que vient la stimulation. Notre dernière création « Sottovoce » est complexe avec des chanteurs qui

doivent bouger et des danseurs qui doivent chanter. Il a fallu trouver des solutions pour que l'harmonie se fasse, c'est ça aussi la contemporanéité.

K : Je pense que c'est la qualité intrinsèque de l'œuvre qui compte avant tout. Je peux ne pas aimer un genre, mais si le spectacle m'apporte quelque chose, je passe outre. J'ai juste envie d'être inspirée, de pleurer, d'être émue ou de rire. D'y penser encore une année plus tard en me disant que ce moment-là était magique.

La musique a-t-elle toujours été très présente dans les créations de Linga ?

M : Nous voyageons aux quatre coins du monde pour des collaborations ou des spectacles. Nous sommes allés au Moyen-Orient, en Palestine ou encore au Liban, en Égypte et en Turquie, dans les Balkans, les pays de l'Est, l'Amérique du Sud, l'Inde ou la Corée du Sud. À chaque fois, nous écoutons la musique de l'endroit. Elle permet cette ouverture à l'autre qui m'a toujours inspiré. La musique est un art immense qui touche tout le monde.

K : Dans la dernière pièce, j'ai découvert les qualités des chanteurs, notamment un certain sens de la discipline comme pour les danseurs. Et puis le chant implique le corps. Ils ont une physicalité qui est particulière pour que le son sorte correctement. En travaillant avec des musiciens, j'ai appris beaucoup de choses. Parfois cela fonctionne idéalement, comme avec « Flow » et le duo Keda avec qui nous nous sentions comme dans une même famille.

Avez-vous atteint ce que vous vouliez en devenant danseur et chorégraphe ?

M : Au niveau du travail, oui, dans le sens que nous avons toujours voulu être indépendants et nous le sommes. Nous avons toujours voulu avoir notre signature, nous l'avons. Nous voulions une compagnie cosmopolite avec des univers et des influences très différents, nous voulions prendre des risques et nous le faisons à chaque création.

K : Artistiquement jamais, sinon on meurt ! Notre grand rêve est de travailler sur un opéra. Un opéra baroque. Ce serait vraiment un beau challenge.

Entretien réalisé par Corinne Jaquiéry